

## Oyeronke Olajubu, *Women in the Yoruba Religious Sphere*

Avant-propos de Jacob K. Olupona, Albany, State University of New York Press, 2003, 172 p.

Sandra Fancello

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3207>

DOI : 10.4000/assr.3207

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 215-311

ISBN : 2-7132-2045-9

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Sandra Fancello, « Oyeronke Olajubu, *Women in the Yoruba Religious Sphere* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-55, mis en ligne le 21 février 2006, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3207>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Oyeronke Olajubu, *Women in the Yoruba Religious Sphere*

Avant-propos de Jacob K. Olupona, Albany, State University of New York Press, 2003, 172 p.

Sandra Fancello

---

- 1 L'ouvrage est tiré d'une thèse de doctorat (Ph.D) réalisée à l'université de Ilorin, Nigeria, et dans le cadre du programme *Women's Studies in Religion*, de l'Harvard Divinity School, Cambridge (Mass.). Cette recherche met l'accent sur les expériences religieuses des femmes yoruba aussi bien dans la société traditionnelle que contemporaine, et procède à une mise en perspective de la représentation et du rôle des femmes dans différentes sphères religieuses, depuis les Églises indépendantes africaines de type Aladura, jusqu'aux Églises anglicanes, catholiques, baptistes et pentecôtistes. Ces Églises sont, en effet, régulièrement confrontées aux questions du statut des femmes par le simple fait que ces dernières représentent l'essentiel des effectifs de fidèles alors que le leadership est exclusivement masculin. L'auteure met en avant le rôle central des femmes dans la vie sociale et religieuse de la société yoruba, notamment dans la tradition des Orisha ou dans le mythe yoruba des origines du monde (*Osun*). La religion est un fondement de la formation du pouvoir économique, politique, social et culturel des femmes Yoruba. Comme le dit l'auteure avec insistance, la religion traditionnelle (*Yoruba indigenous religion*) étant indissociable des autres fondements de la société yoruba, il serait *futile* de tenter de les séparer. C'est dans le même esprit et, dans un souci de clarté méthodologique, pour prévenir les objections relatives au statut personnel du chercheur, que l'auteure affiche et assume d'emblée sa posture scientifique : « *I am a Yoruba Christian woman born and educated in the geographical area of my research* » (p. 5). Elle justifie l'absence de référence aux femmes yoruba musulmanes par le désir de centrer son approche sur deux traditions religieuses qu'elle a elle-même expérimentées et qui constituent, par ailleurs, l'essentiel de sa formation universitaire. Cette recherche s'appuie, néanmoins, sur des enquêtes de terrain menées de 1985 à 2001, dans les régions de Osun, Oyo, Ekiti, Ondo, Lagos et l'État de Kwara au Nigeria.

- 2 La discussion engagée par l'auteure sur les rapports de genre dans les religions traditionnelle et chrétienne yoruba repose en partie sur le constat que la rigidité des catégories contraste ironiquement avec la variabilité des pratiques culturelles : « In some religions, strict gender construction is viable ; in others, it is not » (p. 8). Le plus étonnant réside dans le parti pris de décrire les rapports de genre comme des catégories culturelles affranchies de tout rapport de domination et guidées par une complémentarité transcendante (p. 9 ; 21) qui confère à chacun des rôles précis dans l'organisation sociale et valorisés en tant que tels. Ces catégories seraient si fluides et flexibles que : « it is difficult to find areas of social life from which either men or women were completely barred in the yoruba society » (p. 23). Cette flexibilité va de pair avec l'inversion rituelle (voir le statut des *female husbands*). Pour l'auteure, la hiérarchisation des statuts est inhérente à la sphère religieuse, traditionnelle et chrétienne. Les conséquences de cette « fabrique du genre » (*Gender Constructs*) amènent à interroger les modalités de la rencontre entre les catégories yoruba et la religion chrétienne, en comparant les rôles traditionnels de femmes, en tant qu'épouses, mères et filles, conteuses, guérisseuses (*medecine women*) ou prêtresses dans la société traditionnelle yoruba et leurs nouveaux statuts dans le cadre de l'Église. Cette posture rappelle celle d'une autre auteure nigériane, Oyeronke Oyewunmi (*The Invention of Women*) citée par John Peel (2002), dans son article : « Gender in Yoruba Religious Change » (*Journal of Religion in Africa*, 32.2, 2002, p.136-166), qui soutient que les catégories de genre, inexistantes dans la société yoruba précoloniale, ou du moins transcendées par une sorte de complémentarité physiologique des sexes, y auraient été introduites par les missionnaires.
- 3 L'auteure consacre une partie importante de ses développements à la clarification des postures des Églises au sujet des rôles et des pouvoirs accordés aux femmes. La posture la moins ambiguë est sans doute celle des Églises missionnaires (catholique et anglicane) qui n'accorde aucune forme de pouvoir tandis qu'au sein des Églises indépendantes africaines (*Celestial Church of Christ, Cherubim et Seraphim, Christ Apostolic Church*), les femmes trouvent des formes de pouvoir plus ou moins marginales, la plus valorisée étant sans doute celle de prophétesse, dont l'auteure livre quelques portraits. Cette posture tolérante des Églises africaines se trouve paradoxalement associée à des formes plus traditionnelles mettant l'accent sur l'impureté du corps féminin (le sang menstruel sur lequel repose l'interdiction pour les femmes concernées d'entrer dans l'église) ou le port du foulard couvrant la chevelure (*head covering*). Par contraste, l'auteure décrit les Églises de la mouvance pentecôtiste/charismatique comme des espaces de plus grande liberté pour les femmes, dont certaines sont elles-mêmes des fondatrices d'Églises (peut-être le seul moyen d'accéder au pouvoir), à la manière des femmes leaders des Églises « spirituelles ». De même, alors que dans les Églises spirituelles, le port du foulard a pour but de rappeler la subordination des femmes, dans les Églises pentecôtistes, il n'est pas perçu par les fidèles comme un signe de subordination, même si la réalité montre que peu de femmes admettent cette forme de discrimination.
- 4 Parmi les femmes qui ont marqué l'une des phases les plus importantes du christianisme yoruba, l'auteure rappelle le rôle de celles qui ont contribué à la création de nouvelles Églises, comme « Mama Abiodun » dans la formation de l'Église des Chérubim et Séraphim et qui y conserva un rôle de leader. L'Église anglicane du Nigeria apparaît comme la plus rigide sur la question du pouvoir des femmes que l'auteure

résume par la formule : « Men lead, women follow, and any attempt to overturn this practice is discouraged ». L'Église sera pourtant confrontée à l'ordination de trois femmes par l'évêque « rebelle » Haruna, en 1993. Après le renvoi de Haruna, les trois femmes furent également démisées de leurs fonctions. C'est l'événement, et la frustration qui en résulte, que l'auteure tente d'analyser ici. Difficile, en définitive, de ne pas retenir l'inévitable phase de transfert du pouvoir politique aux hommes, quel que soit le rôle qu'aient joué les femmes « fondatrices ». La structure des mythes fondateurs est sur ce point tout à fait significative. L'auteur rappelle que Pupupu, à l'origine de la fondation de la ville Ilu Alade, y règne jusqu'à ce que les hommes la remplacent par son premier fils, « the Aiho » (*the substitute*). Il en est de même dans le mythe originel des Mossi à propos de la princesse Yenenga, par qui tout commence et qui engendra le premier Ouedraogo de la dynastie fondatrice de l'empire mossi. De même, l'histoire de « Mama Abiodun » rappelle singulièrement celle de « Madame Tani », la dernière femme du prophète libérien W. W. Harris qui contribua à la poursuite du mouvement fondé par Harris en créant, au Ghana, l'Église des Douze Apôtres (*Twelve Apostles Church*), en négociant sans cesse ses marges de pouvoir avec Nachabah, l'autre héritier et co-fondateur de l'Église d'Harris.

- 5 L'ouvrage présente une approche transversale, à travers les traditions religieuses et leurs phases historiques, qui se révèle très éclairante du point de vue des enjeux liés à la participation des femmes dans les différentes sphères de la vie religieuse. On s'étonnera cependant que l'auteure ne cite aucun des travaux de Ruth Marshall sur le pentecôtisme nigérian, ni l'article de John Peel (*op. cit.*) déjà consacré aux études de genre dans la religion yoruba ; son approche témoigne d'un ancrage dans la tradition américaine des *Gender Studies*.